

**Toujours et Jamais**

Toujours et Jamais étaient toujours ensemble  
ne se quittaient jamais.  
On les rencontrait dans toutes les foires.  
On les voyait le soir traverser le village sur un tandem.  
Toujours guidait  
Jamais pédalait  
C'est du moins ce qu'on supposait...  
Ils avaient tous les deux une jolie casquette  
L'une était noire à carreaux blancs  
L'autre blanche à carreaux noirs  
A cela on aurait pu les reconnaître  
Mais ils passaient toujours le soir  
et avec la vitesse...  
Certains d'ailleurs les soupçonnaient  
Non sans raison peut-être  
D'échanger certains soirs leur casquette  
Une autre particularité  
Aurait dû les distinguer  
L'un disait toujours bonjour  
L'autre toujours bonsoir  
Mais on ne sut jamais  
Si c'était Toujours qui disait bonjour  
Ou Jamais qui disait bonsoir  
Car entre eux ils s'appelaient toujours  
Monsieur Albert Monsieur Octave.

*Paul Vincensini*

**L'ordinateur et l'éléphant**

Parce qu'il perdait la mémoire  
Un ordinateur alla voir  
Un éléphant de ses amis  
- C'est sûr, je vais perdre ma place,  
Lui dit-il, viens donc avec moi.  
Puisque jamais ceux de ta race  
N'oublient rien, tu me souffleras.  
Pour la paie, on s'arrangera.

Ainsi firent les deux compères.  
Mais l'éléphant était vantard  
Voilà qu'il raconte ses guerres,  
Le passage du Saint-Bernard,  
Hannibal et Jules César...

Les ingénieurs en font un drame  
Ça n'était pas dans le programme  
Et l'éléphant, l'ordinateur  
Tous les deux, les voilà chômeurs.

De morale je ne vois guère  
A cette histoire, je l'avoue.  
Si vous en trouvez une, vous,  
Portez-la chez le Commissaire ;  
Au bout d'un an, elle est à vous  
Si personne ne la réclame.

*Jean Rousselot*

**Gastronomique**

Après une attente gratinée sous un soleil au  
beurre noir, je finis par monter dans un autobus  
pistache où grouillaient les clients comme  
asticots dans un fromage trop fait. Parmi ces  
tas de nouilles, je remarquai une grande  
allumette avec un cou long comme un jour  
sans pain et une galette sur la tête qu'entourait  
une sorte de fil à couper le beurre. Ce veau se  
mit à bouillir parce qu'une sorte de croquant  
(qui en fut baba) lui assaisonnait les pieds  
poulette. Mais il cessa rapidement de discuter  
le bout de gras pour se couler dans un moule  
devenu libre.

J'étais en train de digérer dans l'autobus de  
retour lorsque devant le buffet de la gare Saint-  
Lazare, je revis mon type tarte avec un croûton  
qui lui donnait des conseils à la flan, à propos  
de la façon dont il était dressé.  
L'autre était en chocolat.

*Raymond Queneau*

**Dit des oiseaux**

Tirelire ! Tirelire !

Dit l'alouette

Mais on ne l'a jamais vue mettre

Un sou de côté

Plus vite ! Plus vite !

Dit le merle aux ouvriers

Mais lui passe son temps à enfiler des perles

De rosée

Je n'y crois pas, crois pas, crois pas

Dit le corbeau en secouant ses manches

Mais tout ce qu'il voit il le mange

Faites que tout brille, brille

Ordonne la pie

Mais jusqu'au crépuscule

Elle jouit de la vie

Dans son fauteuil à bascule

Des couleurs j'ai, des couleurs j'ai !

Dit le geai.

Mais quand tu veux l'admirer

Il a déjà filé.

Dis-moi tu, dis-moi tu

Dit le moineau dodu

Mais dès que tu ouvres la bouche

Il s'effarouche

Et que dit le serin ?

On n'y comprend rien

C'est peut-être du latin

*Jean Rousselot*

**Conciliabule**

Trois lapins, dans le crépuscule,

Tenaient un long conciliabule.

Le premier montrait une étoile

Qui montait sur un champ d'avoine.

Les autres, pattes sur les yeux,

La regardaient d'un air curieux.

Puis tous trois, tête contre tête,

Se parlaient d'une voix inquiète.

Se posaient-ils, tout comme nous,

Les mêmes questions sans réponse ?

D'où venons-nous ?

Où allons-nous ?

Que sommes-nous ?

Pourquoi ces ronces

Pourquoi dansons-nous le matin,

Parmi la rosée et le thym ?

Pourquoi avons-nous le cul blanc,

Longues oreilles, longues dents ?

Pourquoi notre nez tout le temps,

Tremble-t-il comme feuille au vent ?

Pourquoi l'ombre d'un laboureur

Nous fait-elle toujours si peur ?

Trois lapins dans le crépuscule

Tenaient un long conciliabule.

Et il aurait duré longtemps

Encore si une grenouille

N'avait plongé soudainement

Dans l'eau de lune de l'étang.

*Maurice Carême*

**La cimaise et la fraction**

La cimaise ayant chaponné

Tout l'éternueur

Se tuba fort dépurative

Quand la bixacée fut verdie :

Pas un sexué pétrographique morio

De mouffette ou de verrat.

Elle alla crocher frange

Chez la fraction sa volcanique

La processionnant de lui primer

Quelque gramen pour succomber

Jusqu'à la salanque nucléaire.

« Je vous peinerai, lui discorda-t-elle,

Avant l'apanage, folâtrerie d'Annamite !

Interlocutoire et priodonte. »

La fraction n'est pas prévisible :

C'est là son moléculaire défi.

« Que ferriez-vous au tendon cher ?

Discorda-t-elle à cette énarthrose.

- Nuncupation et joyau à tout vendeur,

Je chaponnais, ne vous déploie.

- Vous chaponniez ? J'en suis fort alamante.

Eh bien ! Débagoulez maintenant. »

*Raymond Queneau*

**Le Corbeau et le Renard**

Maître Corbeau, sur un arbre perché,  
Tenait en son bec un fromage.  
Maître Renard, par l'odeur alléché,  
Lui tint à peu près ce langage :  
« Hé ! Bonjour, monsieur du Corbeau.  
Que vous êtes joli ! Que vous me semblez beau !  
Sans mentir, si votre ramage  
Se rapporte à votre plumage,  
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »  
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;  
Et pour montrer sa belle voix,  
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.  
Le Renard s'en saisit, et dit : « Mon bon monsieur,  
Apprenez que tout flatteur  
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :  
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »  
Le Corbeau, honteux et confus,  
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

*Jean de La Fontaine*

**Le Lion et le Rat**

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

De cette vérité deux fables feront foi ;  
Tant la chose en preuves abonde.  
Entre les pattes d'un Lion  
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.  
Le roi des animaux, en cette occasion,  
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.  
Ce bienfait ne fut pas perdu.  
Quelqu'un aurait-il jamais cru  
Qu'un lion d'un rat eût affaire ?  
Cependant il advint qu'au sortir des forêts  
Ce Lion fut pris dans des rets,  
Dont ses rugissements ne le purent défaire.  
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents  
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.

Patience et longueur de temps  
Font plus que force ni que rage.

*Jean de La Fontaine*

**Le bonheur**

Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite.  
Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite. Il va filer.

Si tu veux le rattraper, cours-y vite, cours-y vite. Si tu  
veux le rattraper, cours-y vite. Il va filer.

Dans l'ache et le serpolet, cours-y vite, cours-y vite,  
dans l'ache et le serpolet, cours-y vite. Il va filer.

Sur les cornes du bélier, cours-y vite, cours-y vite,  
sur les cornes du bélier, cours-y vite. Il va filer.

Sur le flot du sourcelet, cours-y vite, cours-y vite, sur  
le flot du sourcelet, cours-y vite. Il va filer.

De pommier en cerisier, cours-y vite, cours-y vite, de  
pommier en cerisier, cours-y vite. Il va filer.

Saute par-dessus la haie, cours-y vite, cours-y vite.  
Saute par-dessus la haie, cours-y vite ! Il a filé !

*Paul Fort*

**Le secret**

Sur le chemin près du bois  
J'ai trouvé tout un trésor :  
Une coquille de noix  
Une sauterelle en or  
Un arc-en-ciel qu'était mort.

A personne je n'ai rien dit  
Dans ma main je les ai pris  
Et je l'ai tenue fermée  
Fermée jusqu'à l'étrangler  
Du lundi au samedi.

Le dimanche l'ai rouverte  
Mais il n'y avait plus rien !  
Et j'ai raconté au chien  
Couché dans sa niche verte  
Comme j'avais du chagrin.

Il m'a dit sans aboyer :  
« Cette nuit, tu vas rêver. »  
La nuit, il faisait si noir  
Que j'ai cru à une histoire  
Et que tout était perdu.

Mais d'un seul coup j'ai bien vu  
Un navire dans le ciel  
Traîné par une sauterelle  
Sur des vagues d'arc-en-ciel !

*René de Obaldia*

**La pomme et l'escargot**

Il y avait une pomme  
A la cime d'un pommier ;  
Un grand coup de vent d'automne  
La fit tomber sur le pré !

Pomme, pomme,  
T'es-tu fait mal ?  
J'ai le menton en marmelade  
Le nez fendu  
Et l'œil poché !

Elle tomba, quel dommage,  
Sur un petit escargot  
Qui s'en allait au village  
Sa demeure sur le dos

Ah ! Stupide créature  
Gémit l'animal cornu  
T'as défoncé ma toiture  
Et me voici faible et nu.

Dans la pomme à demi blette  
L'escargot, comme un gros ver  
Rongea, creusa sa chambrette  
Afin d'y passer l'hiver.

Ah ! Mange-moi, dit la pomme,  
Puisque c'est là mon destin ;  
Par testament je te nomme  
Héritier de mes pépins.

Tu les mettras dans la terre  
Vers le mois de février,  
Il en sortira, j'espère,  
De jolis petits pommiers.

*Charles Vildrac*

**La pluie**

La pluie et moi marchions  
Bons camarades  
Elle courait devant et derrière moi  
Et je serrais notre trésor dans mon cœur  
Elle chantait pour nous cacher

Elle chantait pour endormir mon cœur  
Elle passait sur mon front sa peau mouillée  
Et humaine ma chère pluie  
Elle tendait l'oreille  
Pour savoir si mon chant silencieux était anéanti

Elle me met les mains sur les épaules  
Et court tant haut dans la plaine du ciel  
Et tant me montre les diamants du soleil  
Et tant toujours me caresse la peau  
Et tant toujours me chante dans les os  
Que je deviens un bon camarade  
J'entonne une grande chanson  
Qu'on entend et les cabarets et les oiseaux  
Disent à notre passage Maintenant  
Ils chantent tous les deux.

*Pierre Morhange*

### Déjeuner du matin

Il a mis le café  
 Dans la tasse  
 Il a mis le lait  
 Dans la tasse de café  
 Il a mis le sucre  
 Dans le café au lait  
 Avec la petite cuiller  
 Il a tourné  
 Il a bu le café au lait  
 Et il a reposé la tasse  
 Sans me parler  
 Il a allumé  
 Une cigarette  
 Il a fait des ronds  
 Avec la fumée  
 Il a mis les cendres  
 Dans le cendrier  
 Sans me parler  
 Sans me regarder  
 Il s'est levé  
 Il a mis  
 Son chapeau sur la tête  
 Il a mis son manteau de pluie  
 Parce qu'il pleuvait  
 Et il est parti  
 Sous la pluie  
 Sans une parole  
 Sans me regarder  
 Et moi j'ai pris  
 Ma tête dans ma main  
 Et j'ai pleuré.

*Jacques Prévert*

### Le Laboureur et ses enfants

Travaillez, prenez de la peine :  
 C'est le fonds qui manque le moins.  
 Un riche Laboureur, sentant sa mort prochaine,  
 Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.  
 Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage  
 Que nous ont laissé nos parents.  
 Un trésor est caché dedans.  
 Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage  
 Vous le fera trouver, vous en viendrez à bout.  
 Remuez votre champ dès qu'on aura fait l'Oût.  
 Creusez, fouillez, bêchez ; ne laissez nulle place  
 Où la main ne passe et repasse.  
 Le père mort, les fils vous retournent le champ  
 Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an  
 Il en rapporta davantage.  
 D'argent, point de caché. Mais le père fut sage  
 De leur montrer avant sa mort  
 Que le travail est un trésor.

*Jean de La Fontaine*

### Le dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière,  
 Accrochant follement aux herbes des haillons  
 D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,  
 Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,  
 Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,  
 Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,  
 Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant  
 comme  
 Sourirait un enfant malade, il fait un somme :  
 Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;  
 Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine,  
 Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

*Arthur Rimbaud*

**Complainte du petit cheval blanc**

Le petit cheval dans le mauvais temps,  
qu'il avait donc du courage !  
C'était un petit cheval blanc,  
tous derrière et lui devant.

Il n'y avait jamais de beau temps  
dans ce pauvre paysage.  
Il n'y avait jamais de printemps  
ni derrière, ni devant.

Mais toujours il était content,  
menant les gars du village,  
à travers la pluie noire des champs,  
tous derrière et lui devant.

Sa voiture allait poursuivant  
sa belle petite queue sauvage.  
C'est alors qu'il était content,  
eux derrière et lui devant.

Mais un jour, dans le mauvais temps,  
un jour qu'il était si sage,  
il est mort par un éclair blanc,  
tous derrière et lui devant.

Il est mort sans voir le beau temps,  
qu'il avait donc du courage !  
Il est mort sans voir le printemps  
ni derrière ni devant.

*Paul Fort*

**L'arbre**

Perdu au milieu de la ville  
L'arbre tout seul, à quoi sert-il?

Les parkings, c'est pour stationner,  
Les camions pour embouteiller,  
Les motos pour pétarader,  
Les vélos pour se faufiler.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il?

Les télévisions, c'est pour regarder,  
Les transistors pour écouter,  
Les murs pour la publicité,  
Les magasins pour acheter.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il?

Les maisons, c'est pour habiter,  
Le béton pour embétonner,  
Les néons pour illuminer,  
Les feux rouges pour traverser.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il?

Les ascenseurs, c'est pour grimper,  
Les présidents, pour présider,  
Les montres pour se dépêcher,  
Les mercredis pour s'amuser.

L'arbre tout seul, à quoi sert-il?

Il suffit de la demander  
À l'oiseau qui chante à la cime.

*Jacques Charpentreau*

**Passage d'un poète**

Le poète est passé : un remous dans l'argile  
se dresse en monument,  
avec soudain le bras qui se profile,  
la lèvre et l'œil aimants.

Le poète est passé : le ruisseau qui hésite,  
devient fleuve royal ;  
il n'a plus de repos ni de limites :  
il ressemble au cheval.

Le poète est passé ; au milieu du silence  
s'organise un concert,  
comme un lilas ; une pensée se pense,  
le monde s'est ouvert.

Le poète est passé ; un océan consume  
ses bateaux endormis.  
La plage est d'or et tous les ors s'allument  
pour s'offrir aux amis.

Le poète est passé : il n'est plus de délire  
qui ne soit œuvre d'art.  
Le vieux corbeau devient un oiseau-lyre.  
Il n'est jamais trop tard

pour vivre quinze fois : si le poète hirsute  
repassé avant l'été,  
consultez-le car de chaque minute  
il fait l'éternité.

*Alain Bosquet*

**Far West**

Au grand galop soulevant la poussière  
J'irai là-bas le long de tes canyons,  
Et dans ton ciel tout brûlant de lumière  
Éclatera la joie de mes chansons.

Je conduirai la vieille diligence  
Je bâtirai mon ranch au bord de l'eau.  
Sous les étoiles, la nuit dans le silence,  
Près d'un feu clair chantera mon banjo.

Pourtant jamais ne pourront me suffire  
Tous ces trésors que j'aurai découverts.  
Je reviendrai dans mon pays revivre  
Au souvenir des galops du désert.

Et des amis j'en aurai par centaines ;  
Nous bâtirons le monde de demain.  
Un monde en paix où la joie sera reine  
Ce monde heureux dont rêvent les copains.

Tes blancs chevaux m'appellent  
Et les plaines si belles.  
Far west, far west !  
Y'a de l'or à la pelle  
Et des villes nouvelles :  
Allons vers le far west !

*Raymond Fau*

**Les sapins**

Les sapins en bonnets pointus  
De longues robes revêtus  
Comme des astrologues  
Saluent leurs frères abattus  
Les bateaux qui sur le Rhin voguent

Dans les sept arts endoctrinés  
Par les vieux sapins leurs aînés  
Qui sont de grands poètes  
Ils se savent prédestinés  
A briller plus que des planètes

A briller doucement changés  
En étoiles et enneigés  
Aux Noël's bienheureuses  
Fêtes des sapins ensongés  
Aux longues branches langoureuses

Les sapins beaux musiciens  
Chantent des Noël's anciens  
Au vent des soirs d'automne  
Ou bien graves magiciens ,  
Incantent le ciel quand il tonne

Des rangées de blancs chérubins  
Remplacent l'hiver les sapins  
Et balancent leurs ailes  
L'été ce sont de grands rabbins  
Ou bien de vieilles demoiselles

*Guillaume Apollinaire*

**Dans Paris**

Dans Paris il y a une rue ;  
Dans cette rue il y a une maison ;  
Dans cette maison il y a un escalier ;  
Dans cet escalier il y a une chambre ;  
Dans cette chambre il y a une table ;  
Sur cette table il y a un tapis ;  
Sur ce tapis il y a une cage ;

Dans cette cage il y a un nid ;  
Dans ce nid il y a un œuf ;  
Dans cet œuf il y a un oiseau.

L'oiseau renversa l'œuf ;  
L'œuf renversa le nid ;  
Le nid renversa la cage ;

La cage renversa le tapis ;  
Le tapis renversa la table ;  
La table renversa la chambre ;  
La chambre renversa l'escalier ;  
L'escalier renversa la maison ;  
La maison renversa la rue ;  
La rue renversa la ville de Paris.

*Paul Éluard*



**Chansons**

Près des collines fleuries  
Murmure et bout l'ample mer.  
Les rayons de mes abeilles  
Ont des petits grains de sel.

Pleine lune, lune pleine  
Si satisfaite et si ronde,  
Les nuits de mars, si sereines !  
Rayon de clarté, rayon !  
Rayon des blanches abeilles !

L'amandier aux rames vertes  
Chante des airs aussi clairs  
Que le saule auprès du fleuve.  
La branche du chêne sombre  
Chante sous la hache autant  
Que la fleur se dérobe.  
Et la blancheur des poiriers  
Du verger clos et le rose  
De chaque fleur de pêcher  
Chantent comme la senteur  
Que ce vent humide emporte  
Des champs de fèves en fleur !

*Antonio Machado*

**Correspondances**

La nature est un temple où de vivants piliers  
Laissent parfois sortir de confuses paroles :  
L'homme y passe à travers des forêts de symboles  
Qui l'observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité,  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des airs d'enfants,  
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies.  
- Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l'expansion des choses infinies,  
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens,  
Qui chantent les transports de l'esprit et des sens.

*Charles Baudelaire*

**Mes occupations**

Je peux rarement voir quelqu'un sans le battre.  
D'autres préfèrent le monologue intérieur. Moi, non.  
J'aime mieux battre.  
Il y a des gens qui s'assoient en face de moi au  
restaurant et ne disent rien, ils restent un certain  
temps, car ils ont décidé de manger.  
En voici un.  
Je te l'agrippe, toc.  
Je te le ragrippe, toc.  
Je le pends au portemanteau.  
Je le décroche.  
Je le reprends.  
Je le redécroche.  
Je le mets sur la table, je le tasse et l'étouffe.  
Je le salis, je l'inonde.  
Il revit.  
Je le rince, je l'étire (je commence à m'énerver  
il faut en finir), je le masse, je le serre, je le résume  
et l'introduis dans mon verre, et jette ostensiblement  
le contenu par terre, et dis au garçon : « Mettez-moi  
donc un verre plus propre. »  
Mais, je me sens mal, je règle promptement l'addition  
et m'en vais.

*Henri Michaux*